



**Au croisement de nos destins. Quand
Uepishtikueiau devint Québec**
Chrétien, Yves, Denis Delâge et Sylvie Vincent
Recherches amérindiennes au Québec,
Montréal, 2009

Martin Mourre
Université de Montréal/EHESS

Ce livre, édité par *Recherches amérindiennes au Québec*, inaugure la collection « Présence des Premières Nations »; principalement destiné au grand public, l'ouvrage devrait aussi intéresser les spécialistes des questions autochtones au Québec.

Qu'est ce que l'autochtonie ? C'est à cette question fondamentale, qui lie intimement mémoire des populations, projet politique et démarche scientifique, que les auteurs, Yves Chrétien, Denys Delâge et Sylvie Vincent, nous invitent à réfléchir en filigrane tout au long de cet ouvrage. Grâce à un traitement croisé des sources d'informations – sources archéologiques, premiers documents écrits et récits oraux – les auteurs nous entraînent dans un lieu, Uepishtikueiau (nom innu pour désigner Québec) à travers un temps long qui s'étale du XVI^{ème} siècle à nos jours. Ici, il s'agit de faire parler l'artefact archéologique, de lire entre les lignes, à travers la « noirceur des âmes » (2009 : 8), le récit des premiers colons et de réécouter les descriptions amérindiennes afin d'apporter un éclairage inédit sur la période des premiers contacts qui eurent lieu dans ce site, devenu plus tard notre capital provinciale. Ce livre nous invite donc à décentrer notre regard en considérant une histoire aux « nouvelles dimensions » (2009 : 9), puisque

essentiellement fondée sur les interactions entre populations amérindiennes et canadiennes-françaises et placée sous un triple regard disciplinaire. C'est d'ailleurs assurément ce regard qui fait la force de cet ouvrage, outre le fait qu'il cherche à rendre compte au plus grand nombre de problématiques trop souvent confinées dans l'enceinte universitaire. Dans un langage clair, les auteurs nous content suivant leur spécialité d'origine, l'archéologie, la sociologie et l'anthropologie, trois versions de la fondation de la ville de Québec et, au-delà, de l'ébauche de l'installation en Nouvelle-France, autant du point de vue des Européens que des groupes amérindiens. L'ouvrage est composé de trois chapitres et préfacé par un anthropologue, Serge Bouchard qui rappelle d'abord la difficulté méthodologique de dire le vrai en science sociale. Notons aussi le format du livre qui le range plus dans la catégorie des beaux objets que des publications universitaires classiques. Superbement illustré par des cartes d'époques, des esquisses ou des photos de sites archéologiques, la lecture en est attrayante. L'ouvrage est également agrémenté d'un glossaire.

Le premier chapitre, rédigé par Yves Chrétien, s'attache à montrer la fertilité des sources archéologiques pour une meilleure connaissance du Québec pré-Champlain et durant la période d'occupation du « Père de la Nouvelle-France ». Pour Chrétien, ce travail d'analyse archéologique permet de corroborer, voire de dépasser, les écrits des premiers explorateurs. Sont évoqués ici les trois sites principaux de la région de Québec : Cartier-Roberval à Cap-Rouge, celui de Place-Royale à Québec et enfin le site Lambert à Saint-Nicolas, situé sur la rive sud du Saint-Laurent. L'examen des artefacts lui permet de mieux documenter la période des premiers échanges entre Amérindiens (à l'intérieur duquel les Micmacs, les Algonquins et les Montagnais) et Européens (Cartier et Roberval dès le 16^{ème}, mais l'auteur rappelle que l'estuaire fut également fréquenté par des marins basques). Il s'agit donc ici essentiellement de s'intéresser aux périodes de contact entre groupes culturels amérindiens et européens qui sont mis en évidence par les vestiges des occupants, ou encore par la présence aux mêmes endroits de divers objets ayant appartenu aux deux groupes à des périodes semblables. Selon l'auteur, ces traces matérielles – ces « archives enfouies dans le sol » (2009:17) – se révèlent plus parlantes que les premiers écrits, car « leur signification n'est pas biaisée par le point de vue de ceux qui ont écrit les textes (2009:17); perspective qui semble cependant éluder la subjectivité de l'archéologue dans sa démarche de recherche. Faire parler ces minces indices (massifs ou murs de pierres, fragments de fer, vases...) n'est cependant pas chose aisée et l'étude de ces premières interactions doit donc être reliée à la mise en contexte que permettent les récits d'explorateurs européens mais aussi les récits amérindiens.

Le chapitre rédigé par Denys Delâge revient sur ce qu'il considère être l'acte fondateur de Québec. Loin de l'image d'Épinal et de l'histoire officielle – celle « dont il nous faut refuser l'héritage » (2009:48) écrite progressivement par Champlain et qui décrit « des terres à découvrir et à conquérir puisqu'elles sont situées hors de la civilisation et de la religion » (2009:48) – Delâge fixe la première implantation française significative au traité d'alliance de 1603. Il montre aussi toutes les tensions et incompréhensions qu'il pu y avoir entre Montagnais et Français. Alors que les premiers pensaient faire alliance avec une nouvelle nation (ainsi les Montagnais sauvèrent à plusieurs reprises les Français de la famine), l'intention des premiers colons était tout autre : ils pensaient d'abord à s'appropriier les richesses d'une future colonie, notamment les fourrures. Grâce à une lecture fine et critique des récits de

Champlain et ceux des jésuites, Delâge analyse la considération de l'altérité chez les « découvreurs ». La nudité chez les jeunes femmes ou encore le rituel des têtes ennemies (vraisemblablement plus des scalps), exhibés ostensiblement et pendant des cérémonies, que Champlain et ses disciples assimilent à de la sauvagerie, passant à côté de la signification de ces pratiques sociales, pratiques qui seront mises en évidence plus tard par des anthropologues.

C'est d'ailleurs ce que souligne d'emblée la contribution de Sylvie Vincent : les chercheurs ont pu recueillir les versions amérindiennes de l'histoire de l'implantation française car celles-ci ont pu être transmises de génération en génération jusqu'à aujourd'hui et qu'elles sont « jugées fiables par ceux qui les rapportent » (2009 : 49). À ce titre, elles font figures de récits historiques et non de mythes. L'interrogation de Vincent, qui concerne le type d'inscription de l'histoire dans les mémoires collectives (écrites ou orales) s'intéresse aux statuts différents de l'histoire mais aussi à des visions distinctes du monde, c'est-à-dire des cosmogonies hétérogènes, porteuses de sens pour les individus. À travers ces récits, c'est donc la version innue de l'arrivée des Européens que nous livre l'auteur, projet qui est également celui d'une réhabilitation de l'histoire orale. Grâce à de nombreux témoignages collectés auprès de différents acteurs des collectivités amérindiennes, et ce depuis les années 1970, nous savons que Uepishtikueiau était vraisemblablement un lieu de rencontre de plusieurs nations amérindiennes. Les récits qui nous sont parvenus de la première rencontre avec les Français divergent, soit vers l'interrogation quant à l'attitude à adopter, soit vers une réaction violente, et naturellement belliqueuse, face à ces nouveaux arrivants. Ce qu'il faut retenir, c'est que suivant les versions proposées, qui souvent se rejoignent, les différents récits de l'arrivée des blancs apparaissent comme un moment fondateur, voire traumatique, de l'identité collective amérindienne québécoise contemporaine.

Alors que la question nationale et plus généralement les questions identitaires reviennent avec insistance dans l'espace public québécois, ce livre nous rappelle que ce lieu était occupé et que l'intégration des narrations amérindiennes doit faire partie du récit collectif québécois. Prenant pour prétexte l'organisation des diverses commémorations de l'implantation coloniale, et en premier lieu le quatre centième anniversaire de la fondation de Québec – souvent célébré d'ailleurs sans réel examen historique –, les auteurs livrent un récit qui s'enracine dans le « croisement de nos destins » et qui en réinterrogeant notre passé invite à mieux penser le vivre ensemble. Par un style clair, ces trois contributions écrites par des chercheurs reconnus permettront sans doute de mieux rendre compte de la question amérindienne dans l'espace public en proposant une meilleure accessibilité de l'histoire franco-amérindienne. C'est là le pari de cette nouvelle collection et, de ce point de vue, le pari est tenu. Les spécialistes des questions autochtones regretteront probablement que ce projet historiographique ne soit pas mieux mis en contexte vis-à-vis d'autres récits nationaux ni même qu'il n'y soit fait allusion à la situation souvent dramatique des autochtones aujourd'hui. Ce court ouvrage, essentiellement destiné au plus grand nombre, ne s'y prête vraisemblablement pas.

*Martin Mourre
Département d'anthropologie
Université de Montréal/EHESS
martinmourre@hotmail.com*